

Duranti, etc. Mais les interprètes dont il était entouré lui jetaient sans cesse à la tête le nom du P. Lambillotte. En vain voulut-il leur faire exécuter l'*Ave verum* de Mozart ; l'un bâillait, l'autre ânonnait ; c'était assommant ! — Mais faites-nous donc chanter le *Regina caeli* du P. Lambillotte, lui disait-on de toutes parts ; voilà qui est entraînant, sublime, et non pas votre *Ave verum* de Mozart, qui est bon à porter le diable en terre."

Poussé à bout, le maître de chapelle promit de se procurer ce fameux *Regina caeli*. Un exemplaire est aussitôt trouvé, le maître de chapelle est fort édifié de voir que ce *Regina caeli* n'est autre chose qu'une valse, une vraie valse, bonne à valser, ce que l'auteur n'a nullement déguisé d'ailleurs, car il a écrit au-dessus des portées : *tempo di polacca, ma molto moderato*, ce qui veut dire : sur un mouvement de polonaise, mais très modéré. Une valse honnête et modérée...

« Enchanté de l'aventure, notre maître de chapelle va trouver le chef d'orchestre de l'hôtel des bains et lui propose une valse instrumentale qui doit, dit-il, enlever tout le public dansant et polkant ; et pour preuve de ce qu'il avance, le maître de chapelle, assis au piano, donne à son profane émule un léger échantillon de la valse en question. Le chef d'orchestre partage l'enthousiasme du maître de chapelle et promet de mettre la valse à l'étude, aussitôt qu'elle sera bien et dument instrumentée, et à la hauteur des progrès de l'orchestration moderne.

« Voilà notre maître de chapelle à l'œuvre, œuvre toute mondaine mais dont il espère recueillir des résultats tout spirituels. Au bout de deux jours l'orchestre répète *a tempo di polacca*, la valse dans toute son intégrité musicale, à cela près que le *molto moderato* fait place à un mouvement un peu plus accéléré. Tout marche à souhait, il n'est plus question que de l'exécution en public. — « Mais quel nom mettra-t-on sur l'affiche dit le chef d'orchestre ? » — « Mettez le nom du P. Lambillotte. » — Du P. Lambillotte !... Ah ! la valse est de lui ? Bravo ! c'est fort piquant ! » La valse figura donc sur le programme du concert, une main perfide placarda même ce programme sur la porte de l'église. Inutile de dire que la valse obtint un grand succès au salon des bains et que MM. les choristes se gardèrent bien de redemander le *Regina caeli* à M. Vervoitte, car ce maître de chapelle n'était autre que le directeur actuel de la maîtrise de St Roch, qui est l'auteur de cette petite mystification, qui ne s'en cache pas, qui me l'a racontée en m'autorisant à la publier, et qui put enfin faire passer l'*Ave verum* de Mozart."

Nous nous permettrons en terminant de donner un conseil à ceux qui s'occupent du chant dans nos églises. Qu'on se contente de faire exécuter les chefs-d'œuvre de Beethoven, Haydn, Mozart, Lesueur, Cherubini, Palestrina, Carissimi, Gounod, etc., et qu'on soit impitoyable pour la mauvaise musique. Qu'elle soit à jamais bannie de nos temples.

Le *Tribut de Zamora*, donné pour la première fois à Hambourg, vint d'y obtenir un grand succès. Mme Rosa Sucher est, dit-on, admirable dans le rôle créé à Paris par la Krauss.

## UNE FANTAISIE D'ORGANISTE

(SOUVENIR DE 1871.)

Le vendredi, 9 juin 1871, juste deux jours avant la Fête-Dieu, vers huit heures du soir, à G..., un ouvrier, passant dans une ruelle isolée, est tué par un soldat prussien en ribote. Cet ouvrier, Jacques Kessier, était le frère de François Kessier, l'un de mes intimes amis. A ce que rapportèrent des femmes que la rage du soldat épouvanta, et qui n'osèrent ni venir ni appeler au secours de leur compatriote, l'Allemand avait heurté violemment Jacques qu'il croisait. Jacques crie : « Faites donc attention, butor ! » Le Prussien lui saute à la gorge ; d'un coup de poing, Kessier plaque son adversaire contre le mur. Le militaire dégaîne, et notre ami roule sur le pavé.

A huit heures et demie, François Kessier accourt m'apprendre le meurtre.

— Compte absolument sur moi, lui dis-je. Du reste, j'ai, à propos de l'enterrement, une idée que tu jugeras à l'effet produit.

Sur ce, nous allons à l'état-major porter plainte. On nous flanque à la porte comme de juste. Bref, on fixe l'inhumation au lendemain soir sept heures, pour la commodité des camarades et compagnons d'atelier de Jacques.

Le samedi matin, François revient au galop m'annoncer que, par l'ordre de l'autorité militaire, l'enterrement est reporté à trois heures de l'après-midi. Je sors avec lui à la hâte ; nous rencontrons quelques amis qu'on instruit du changement, et chacun parcourt un quartier de la ville annonçant à toutes les portes la nouvelle décision. Nous recommandons soigneusement aux connaissances d'aller directement de chez eux à l'église Saint-Georges, où se célébrerait le service, afin d'éviter un conflit possible lors de la levée du corps, que gardait depuis la veille un fort piquet prussien. Le mot d'ordre fut scrupuleusement suivi. La famille, le patron de Jacques et moi, escortâmes seuls le corps, de la maison mortuaire à l'église.

Quand nous arrivons, la population s'étouffait dans la nef ; et plus de trois mille personnes, bourgeois, nobles, dames de la haute société en grand deuil, enfants de riches, mêlés familièrement aux ouvriers, à leurs femmes et aux apprentis en simple costume de travail, stationnaient en silence sur le parvis, tous une fleur à la main, qui une rose rouge, qui une rose blanche, qui un bluet. Nous pénétrons dans l'église : qu'est-ce que j'aperçois ?

Un service de première classe : du haut en bas, le chœur tendu de noir ; dans les bas côtés, de longues cravates de crêpe aux chapiteaux des piliers ; un crêpe sur le tabernacle, un énorme catafalque de velours ; des myriades de flambeaux ; tout le clergé en chasubles et chapes des grandes cérémonies ; la maîtrise au complet. C'était le vicaire de Saint-Georges, l'abbé Maurice, qui avait ordonné ce déploiement de luxe, à ses frais personnels.